

Dans le quartier animé de Hamra, la chanteuse Sabah peinte par le graffeur Yazan Halwani.

# LIBAN AUX ARTS! ETC.

TANDIS QUE LE PAYS VIT UNE CRISE AUX ACCENTS DE RÉVOLUTION, DES ARCHITECTES, DESIGNERS ET CRÉATEURS TENTENT DÉJÀ D'INVENTER LA SOCIÉTÉ LIBANAISE DE DEMAIN. RENCONTRE AVEC DES ARTISTES ENGAGÉS.

PAR **SOLINE DELOS** PHOTOGRAPHE **MATTHIEU SALVAING**

## « Révolution, révolution ! », « Tous, on a dit tous ! »

Depuis le 17 octobre, jour de l'annonce par le gouvernement d'une taxe sur les communications WhatsApp, c'est avec ces slogans que des dizaines de milliers de Libanais s'expriment dans les rues des grandes villes. Grâce à des manifestations pacifiques sans précédent, toutes les communautés (sunnites, chiites, chrétiens ou druzes) se sont retrouvées main dans la main – une première – pour exiger, et obtenir, le 29 octobre, la démission du Premier ministre Saad Hariri. Tous soudés pour mettre fin à des années de corruption étatique et à un système politique confessionnel qui ont enlisé le pays. Tous soudés pour sauver ce territoire au bord du gouffre, marqué par quinze ans de guerre civile de 1975 à 1990, un conflit avec Israël en 2006, et aujourd'hui accablé par une situation économique désastreuse. En outre, le conflit syrien a entraîné l'afflux de plus d'un million de réfugiés dans ce pays qui compte 5 millions d'habitants... Sans avoir attendu cette vague de contestations, une jeune scène libanaise engagée est depuis quelques années déjà à l'œuvre, retroussant ses manches et déployant des trésors d'énergie pour pallier les déficiences d'un État



Au bar Project Space, devant le tableau de l'artiste libanais Omar Khouri : Amar Zahr et Nathalie Ackawi.

LES DIRIGEANTS AGISSAIENT EN TOUTE IMPUNITÉ... AUJOURD'HUI, LE PEUPLE N'APPLAUDIT PLUS, IL PASSE À L'ACTION.

RANA HADDAD, ARTISTE

aux abonnés absents. « S'atteler à des projets, c'est notre manière d'exister », affirment en chœur Amar Zahr, 31 ans, et Nathalie Ackawi, 28 ans, les commissaires à l'origine de la Beirut Art Residency, une résidence pour les artistes étrangers ouverte depuis septembre 2015. « L'idée, c'est que des plasticiens invités venus du monde entier

découvrent notre pays. Ils tissent ainsi des liens avec des artistes libanais qui, à leur tour, sont accueillis à l'étranger. C'est une manière de faire rayonner le pays hors des frontières. Avec la crise économique libanaise, l'art est en première ligne face aux coupes budgétaires, alors, si les moyens manquent et que l'on doit se contenter de monter des projets de moindre envergure, au moins, on agit ! » Depuis le début du soulèvement citoyen, les deux jeunes femmes sont à l'œuvre chaque matin, comme toute leur génération, pour nettoyer les rues et trier les déchets. Quelques mois auparavant, elles avaient invité l'artiste libanaise Rana Haddad à intervenir dans leur espace d'exposition, côté rue. Cette dernière y a orchestré une performance lourde de sens : applaudir chaque fois qu'une personne passait. « C'était une métaphore de ce qui se déroulait avec ces dirigeants qui, depuis des décennies, agissaient en toute impunité sans que personne dise rien. Mais, aujourd'hui, le peuple n'applaudit plus, il passe à l'action. »

**L'architecte Hala Moubarak, 37 ans, ardente défenseuse d'un design engagé, confirme :** « La scène artistique libanaise est un moteur. Au cœur du marasme, toutes les formes d'art aident à extérioriser et à pointer du doigt ce qui ne fonctionne pas et nous divise. Le rôle que nous avons à jouer est également éthique. » En témoigne son dernier combat, « Minjara Editions », destiné à faire revivre les industries du bois qui périssaient à Tripoli, la deuxième ville du pays, une des plus démunies, car délaissée depuis la guerre civile. Elle a entraîné dans cette aventure à la fois humaine, sociale et politique toute une jeune génération de designers à l'énergie communicative. Parmi ces derniers, Thomas Trad, Tatiana Stephan et Marie-Lyne Samaha, fraîchement trentenaires, qui ont conçu tables, lampes, vases, main dans la main avec les artisans de Tripoli, expliquent leur motivation : « C'est autant une manière d'abolir les frontières virtuelles qui s'étaient créées entre Beyrouth et Tripoli depuis la guerre, qu'une façon d'essayer de sauver cette industrie en lui permettant d'envisager un avenir. » Et Hala de conclure : « Le design, c'est aussi mettre du pain sur la table. »



Les architectes Thomas Trad, Marie-Lyne Samaha et Tatiana Stephan, à l'œuvre dans le projet Minjara Editions.

ELLE MAG / REPORTAGE



○ ○ ○ Versant mode, c'est le créateur Salim Azzam, 29 ans, attaché à ses racines druzes, qui a redonné vie à la communauté de brodeuses de sa région du Chouf grâce à sa marque, dont chemises et T-shirts arborent les broderies de ces petites mains en voie de disparition. Dans sa petite boutique du centre-ville, aujourd'hui au cœur des manifestations, il revient sur ses débuts : « J'ai commencé il y a deux ans avec trois brodeuses et, aujourd'hui, j'en fais travailler vingt. Certaines sont vingtenaires alors que, au départ, personne ne voulait faire perdurer cette activité. » En parallèle, le créateur a choisi d'enseigner dans une école pour réfugiées de la plaine de la Bekaa et dirige, à l'Université américaine de Beyrouth, un cours de « design pour le changement ». « Je ne voulais pas faire de la mode pour faire de la mode. J'ai besoin que mon talent soit aussi au service d'une cause. » C'est d'ailleurs pour cette raison que Sarah Hermez, 33 ans, Libanaise élevée au Koweït, a choisi, après ses études de mode à la Parsons School de New York, de s'installer à Beyrouth. Un an après son arrivée, en 2011, elle a cofondé, dans un esprit humanitaire, Creative Space Beyrouth, une école de mode gratuite destinée aux jeunes qui caressent un projet d'études jusqu'alors inaccessible. En jean et T-shirt noir, où s'inscrit son mantra « Education is a Right », elle veille sur une ruche d'élèves qui préparent leur défilé de fin de sco-



Le créateur de mode Salim Azzam redonne vie à la communauté de brodeuses du Chouf.



Sarah Hermez et ses acolytes, George Rouhana et Tracy Moussi, au cœur de l'école Creative Space Beyrouth.

larité. Pour les recruter, elle est allée frapper à la porte de camps de réfugiés, d'ONG, d'associations... Déplorant au passage que le gouvernement n'ait jamais aidé ce projet pourtant éducatif. Elle constate : « Il y a beaucoup de talents au Liban, mais rien n'est fait pour les encourager s'ils n'ont pas d'argent. Et, pourtant, c'est fondamental de leur donner les moyens d'éclorre, car ce sont eux qui feront le pays ! » Dans la promotion de l'année, deux Libanais, deux Palestiniens, deux Syriens. « Dans cette zone marquée par la guerre civile et longtemps divisée, l'entente entre les dix-huit différentes communautés n'est pas toujours évidente, alors, c'est d'autant plus important de jouer ce rôle de rassembleur », ajoute-t-elle.

“ C'EST FONDAMENTAL DE DONNER AUX TALENTS LES MOYENS D'ÉCLORE, CAR CE SONT EUX QUI FERONT LE PAYS ! ”

SARAH HERMEZ, CRÉATRICE DE MODE

**À l'entrée d'AHM, la boîte de nuit la plus courue de la ville,** Jade, propriétaire et dj, a tenu à installer un panneau où l'on peut lire : « Laissez à la porte toutes vos croyances politiques et religieuses, ici, vous êtes un. » Depuis le début des manifestations, son vœu a été exaucé. Avec sa femme dj, Tala Mortada, il a monté, le 20 octobre dernier, une scène au cœur de Beyrouth pour permettre aux Libanais de tous horizons de chanter et de délivrer leurs messages d'espoir. Teint d'Anglaise et yeux bleus, Tala, 30 ans, raconte comment, depuis trois ans, elle et son mari ont aidé aussi les jeunes talents à éclorre à travers leur projet « Beirut Berlin Express ». « On organise des compétitions de musique électronique dans la boîte de nuit et on offre au gagnant un voyage à Berlin avec l'enregistrement d'un album ». Plus qu'une histoire de business ou de musique, Tala se réjouit d'avoir créé une communauté qui partage leurs valeurs. « Avec la corruption à tous les étages du pouvoir, c'est difficile pour notre génération d'avoir un modèle de responsabilité civique. Ici, nous en profitons pour faire passer nos messages. » C'est ainsi que, pour répondre à l'afflux de réfugiés syriens, Tala et Jade ont mis en place des collectes de vêtements dans leur boîte de nuit et dans plus de deux cents bars de la ville. Tala ajoute : « Ça a toujours fait partie de notre culture. Quand il y a un problème ○ ○ ○

8 NOVEMBRE 2019

MATTHIEU SAUVAING

ELLE MAG / REPORTAGE



Emilio Eid, fondateur des Lebanese Movie Awards.

Entre deux sets, la djette Tala Mortada initie des projets engagés.



La réalisatrice Mounia Akl, auteure de « Submarine ».

Wafa'a Halawi dirige le Festival du film libanais.



○ ○ ○ au Liban, on le règle ! » Alors que la diaspora compte 14 millions de Libanais et que les parents inquiets poussent leurs enfants à quitter le pays pour voguer vers un avenir meilleur, Yasmine Rifai, 25 ans, aux manettes de la résidence d'artistes Haven for Artist, fondée par Dayna Ash, 30 ans, a toujours envisagé les choses différemment. « La génération de nos parents a vécu la guerre et, de fait, elle est toujours hantée par l'idée d'échapper à quelque chose, sans espoir de changer le pays, nous dit-elle, avec une tranquillité assurée. Mais, même si nos parents nous poussent à partir, notre génération ne le souhaite pas. Notre devoir est de rendre la révolution irrésistible. » À ses côtés, Dayna, poétesse, activiste, performeuse, voix rauque de fumeuse et tatouages chargés de sens, raconte comment, dans cette résidence du quartier Mar Mikhael, elles orchestrent conférences, ateliers, expositions, tout en travaillant main dans la main avec les ONG. « Nous luttons contre toutes formes de discriminations, pour l'égalité des droits de la communauté LGBT et ceux des femmes. Même si le Liban est le pays le plus libéré du Moyen-Orient, l'homosexualité est encore interdite par la loi, et l'on ne compte aujourd'hui que six femmes au Parlement ! » La Franco-Libanaise Wafa'a Halawi, 37 ans, comédienne, réalisatrice, auteure, et directrice du Festival du film libanais cofondé en 2001 par Nadine Labaki, a, elle aussi, fait de la condition de la femme au Liban son cheval de bataille. Sa dernière pièce de théâtre évoque avec humour le statut de la femme divorcée. « La société reste très patriarcale, et même si la femme au Liban peut avoir un mode de vie libéré, quand on en revient aux lois concernant la famille qui ne sont pas civiles mais religieuses, les carcans sont lourds. L'accès au divorce est compliqué, les femmes divorcées sont mises à l'écart

et quasiment assurées de rester célibataires ». Les femmes sont d'ailleurs descendues en masse pour rejoindre les rangs de la contestation et dénoncer les inégalités dont elles restent victimes. On les a vues, quand les esprits s'échauffaient, se placer entre les militaires, dont le cœur balance du côté des manifestants, et les éventuels casseurs pour faire blocus.

**Emilio Eid est lui aussi dans la rue**, mu par ce sentiment d'urgence qui l'animait déjà lorsque, à 20 ans seulement, encore étudiant, il créait les Lebanese Movie Awards, une version locale des César. « Jusqu'à, les acteurs du cinéma libanais

étaient récompensés à l'étranger, mais pas chez eux ! Pour moi, c'était essentiel que ces « awards » existent. Ce n'est pas pour rien que la comédienne Kawthar al Haddad, la maman de Zain dans le film de Nadine Labaki, "Capharnaüm", a dit en recevant son prix que c'était le plus beau jour de sa vie ! Plus le Liban est blessé, plus on doit dépasser cette idée pour le faire avancer », s'enflamme-t-il. « L'art fait bouger le statu quo », affirme la cinéaste Mounia Akl, 30 ans, formée à l'université Columbia, à New York. « Submarine », son court-métrage de 2016, multiprimé, mais un temps censuré, en atteste. Elle y raconte l'histoire d'une femme noyée sous les déchets et qui ne veut pas quitter son pays, comme un écho à cette crise des poubelles surgie en 2015, sur fond de corruption politique. Elle continue d'aborder ce sujet dans son premier long-métrage, encore en préparation. « De toute façon, s'amuse-t-elle, quel que soit

le film que je vais faire, comme mon travail est nourri par ce qui se passe ici, ce sera forcément un film activiste. » Et d'ajouter : « Souvent, les gens sont surpris de voir notre joie de vivre. Mais c'est un instinct de survie, une forme d'activisme ». Joie de vivre exprimée dans la liesse des manifestations. Même son de cloche chez le jeune Michel Zarazir, 27 ans, qui, dans son premier court-métrage, « Sous les soutanes », n'avait pas hésité à aborder avec humour la religion, sujet hautement sensible. Aujourd'hui, cette révolution lui apparaît comme un magnifique sujet de film, même si, ajoute-t-il, « on n'en connaît pas encore la fin ». ■

“ **MÊME SI LE LIBAN EST LE PAYS LE PLUS LIBÈRE DU MOYEN-ORIENT, L'HOMOSEXUALITÉ Y EST ENCORE INTERDITE.** ”

DAYNA ASH, POÉTESSE, ACTIVISTE, PERFORMEUSE

8 NOVEMBRE 2019

MATTHIEU SAUVANG